

NOUVELLES

Catégorie Adultes

1^{er} Prix

Estelle JAMBON

Le nœud

C'est en m'asseyant devant mon thé que j'ai vu la lettre d'Anna. Depuis que j'étais arrivé ici, j'avais pris la plume pour lui écrire plusieurs fois et je m'étais confronté à son silence obstiné. J'avais expliqué au concierge du foyer que j'attendais une réponse de sa part depuis des semaines. Tous les soirs, je passais devant sa loge et je l'interrogeais du regard. Invariablement, il secouait la tête, de droite à gauche. Et voilà qu'il avait déposé la lettre à mon attention sur la table en formica de la cuisine. Maintenant qu'elle se trouvait devant moi, je n'avais pas le courage de déchirer l'enveloppe alors je l'ai examinée en buvant silencieusement, à petites gorgées. Elle semblait avoir été malmenée au cours de son voyage : l'encre était délavée, mais je reconnaissais les boucles des consonnes, je devinais l'application d'Anna lorsqu'elle avait inscrit mon adresse. J'avais peur de retrouver dans ses mots la colère dont elle m'avait gratifié depuis le jour où je lui avais annoncé mon départ jusqu'à ce que je l'enlace une dernière fois à la gare routière, avant de monter dans le car qui m'avait emmené loin d'elle. Je revoyais ses yeux tristes de marée noire, ses poings serrés, ses muscles tendus, sa mâchoire tremblant malgré elle, ses cheveux emmêlés par le vent sec qui lui donnaient un air sauvage. Je craignais que ma culpabilité ne redouble, j'avais peur qu'Anna s'éloigne de moi irrémédiablement. Avant de regagner la salle commune, j'ai glissé la lettre dans la poche de ma chemise, sur le cœur.

Le lendemain matin, je ne m'étais toujours pas résolu à l'ouvrir. Elle avait pensé à moi, elle m'avait consacré du temps, elle avait cherché ses mots sous l'ampoule nue de sa chambre, recroquevillée sur sa petite table, et cela suffisait à me donner du courage, à adoucir l'âpreté de mon quotidien. Je suis sorti dans la rue moite. La bouche de métro crachait des travailleurs pressés et j'ai bataillé pour remonter le fleuve à contre-courant. J'ai répondu à quelques poignées de main désincarnées. J'ai pointé, j'ai pris mon poste. J'avais du mal à me concentrer. Le contremaître m'observait de loin, en pinçant les lèvres. J'ai baissé la tête, vaguement honteux qu'il me réprimande et blessé de m'être montré à visage découvert, vulnérable. Je me suis appliqué à la tâche. À l'instar de tous les autres, je n'ai pas ouvert la bouche de la journée : nous nous réfugions, par dignité; derrière un masque de froideur, de dureté. Même dans les vestiaires, lorsque nous nous déshabillons en fin de journée, notre nudité ne nous révélait pas.

Pour profiter du répit que nous offrait ce vendredi soir estival, nous nous sommes installés à la terrasse d'un café. Nous avons échangé des nouvelles de nos familles, joué aux cartes, regardé les actualités à la télévision. Puis certains sont rentrés au foyer, d'autres sont allés faire des courses. J'ai saisi ce prétexte pour partir marcher seul. J'avançais vite, comme si mon errance avait un but, comme si mes pas me conduisaient vers une destination précise. J'ai acheté le journal. La sueur ruisselait sur mes tempes comme sur une roche de granit, j'ai soupiré, je suis entré dans un jardin public et je me suis installé sur un banc. J'ai lu les gros titres puis quelques articles, phrase après phrase. J'ai déchiffré chaque mot, avec patience, avec résignation. La pollution rendait l'air irrespirable, étouffant. L'herbe rachitique et le sol

de terre battue étaient écrasés par les baskets des enfants qui couraient, par les pneus des vélos qu'ils conduisaient. J'étais devant un film, projeté sur grand écran, dans lequel je n'avais aucun rôle.

Pendant des années, le vendredi avait été notre jour privilégié. J'allais la chercher, je l'attendais derrière les grilles, je souriais quand elle se dirigeait fièrement vers moi, de son pas déterminé. Je la soulevais dans les airs, je la faisais tourner comme dans un manège. Bien sûr, mes souvenirs, qui faisaient preuve de compassion, maquillaient la réalité : cela faisait longtemps que je me contentais d'une bise sur sa joue, et que nous rentrions l'un à côté de l'autre, sans même nous tenir par la main.

Depuis que je l'avais tenue dans mes bras pour la première fois, onze ans plus tôt, elle était ma force de vie. Ma place n'était pas ici, je le savais, mais j'avais quand même décidé de partir, pour elle. Elle était celle pour qui j'avais appris à ne jamais renoncer mais à tout abandonner en même temps. Celle pour qui je supportais le déclassement, les gestes répétitifs, les ordres parfois avilissants. Celle pour qui j'avais préféré l'éloignement et l'indifférence au réconfort.

La lettre palpait sur mon torse, mais je sentais que je n'avais pas encore la force de l'ouvrir. Un jeune garçon qui faisait du roller a chuté à quelques mètres de moi. Je l'ai aidé à se relever, il était un peu sonné, écorché aux genoux. Je l'ai soutenu tandis que sa mère accourait vers lui. Elle m'a adressé un sourire reconnaissant, puis ils se sont détournés. Je suis parti à mon tour et j'ai pris le chemin du foyer. Des couples d'amoureux franchissaient les portes des restaurants. Des hommes et des femmes promenaient leur chien furetant d'un panneau de signalisation à un feu tricolore.

Deux jours de repos s'ouvraient devant moi, sans que je sache vraiment comment en tirer profit. Je n'avais pas envie de me reposer. Je me suis joint aux autres qui dînaient tous ensemble. La lumière était allumée, des moustiques se sont invités par la fenêtre ouverte sur la nuit. Nous avions les traits usés, nous gardions le dos droit malgré nos muscles fatigués. Seuls nos regards se relâchaient; plus éloquents que nos paroles, ils murmuraient notre solitude. Nous nous interpellions par nos prénoms, nous nous connaissions bien car nous partagions les mêmes chambres, les mêmes regrets, les mêmes carences. Mais de l'extérieur, on nous confondait et nous étions un groupe d'anonymes étrangement semblables : de la main d'œuvre, une force de travail. Un chiffre déformé, un mot plus ou moins politiquement correct. Un sujet d'actualité et de débat, un terreau fertile pour les démagogues. Nous n'étions personne.

Après le repas, je leur ai souhaité une bonne nuit et je suis monté sur le toit de l'immeuble. Je me suis allongé sur le sol rugueux, j'ai allumé une cigarette. Alors que j'expirais, j'agitais lentement entre mes doigts son extrémité incandescente, comme une fusée de détresse. L'atmosphère était paisible, la ville s'endormait tandis que la fraîcheur s'installait. Le ciel était dégagé, mais à cause des lumières citadines, seules les étoiles les plus brillantes s'offraient à moi. Je me sentais étrangement proche d'Anna. À l'échelle de la voûte céleste, face à cette immensité, nous étions côte à côte. Je n'avais qu'à tendre la main pour caresser sa joue. Qu'à ouvrir les lèvres pour lui raconter une histoire. Qu'à prêter l'oreille pour me calquer sur sa respiration, le prolongement de mon souffle. J'ai su que rien ne pourrait défaire le nœud qui rendait indéfectibles les liens qui nous unissaient. Par pudeur, par réserve, je n'avais jamais réussi à lui exprimer aussi fort que je l'aurais voulu l'étendue de mon amour. Une fois arrivé ici, je lui avais alors écrit que je ne l'avais pas abandonnée, que j'étais parti car je savais qu'elle était assez forte pour grandir en mon absence. Elle méritait dans ce monde une place digne de son intelligence, de sa perspicacité, de ses rires tourbillonnants. Je ne voulais pas qu'elle se résigne à survivre comme les autres, et je le lui écrivais encore et encore.

Ma petite fille, viens te blottir dans mes bras d'émigré, abandonne ta rancune, accepte mes baisers d'exilé.

J'ai enfin décacheté l'enveloppe pour lire ses mots.